

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

LES JOURS DE JEÛNE

10 Sujets d'Étude & Débat pour la Table

Dix questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Ticha beAv : le dépassement de soi » : pourquoi la Torah semble parfois ne plus nous parler, ce qui manque à la foi d'Iyov, et pourquoi le Machia'h naît le jour du deuil. La reconstruction, dit le Rav, ne viendra pas d'ailleurs : elle commence par ce que chacun dépasse en lui-même.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table des jours de jeûne

- 01** **La Torah n'a pas vieilli**
-
- 02** **« Al » ou « le » : la mitsva qui vient de soi**
-
- 03** **Un homme d'un pays introuvable**
-
- 04** **Craindre D' sans L'aimer**
-
- 05** **Il offrait des sacrifices au lieu de leur parler**
-
- 06** **Une foi-rideau ?**
-
- 07** **Maudire, accepter ou interpeller ?**
-
- 08** **Le mépris, vraie faute d'Iyov**
-
- 09** **La halakha qui ne respire plus**
-
- 10** **Le Machia'h est né le 9 Av**
-

La Torah n'a pas vieilli



PRÉSENTATION

Le jour de Ticha beAv, il est interdit d'étudier la Torah : sa joie nous est refusée, dans le deuil de tout ce que nous avons perdu et de tout ce que nous n'avons pas encore réalisé. Le Rav voit dans cette halte une invitation.

LA QUESTION

Si la Torah ne nous parle plus, est-ce elle qui a vieilli ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Ce n'est pas que la Torah n'est plus d'actualité, c'est nous qui ne sommes plus d'actualité par rapport au message de la Torah.* »

Il peut y avoir une lecture de la Torah périmée pour notre âge, pour notre niveau de culture, au fur et à mesure que nous avançons. Il faut une halte pour la reprendre, et l'actualiser en nous actualisant nous-mêmes.

Car il y a deux façons de lire. On peut soumettre la Torah et ses mitsvot à l'analyse, comme on soumet la science des choses à notre esprit pour la maîtriser. On en dégagera certes des enseignements, mais ce sera toujours un enseignement amputé de sa dimension intérieure.

Toute lecture de la Torah doit passer par l'esprit et par notre frémissement intérieur. Sans cette adhésion de la personne au texte qu'elle étudie, à la mitsva qu'elle pratique, on s'en acquitte comme d'un devoir imposé de l'extérieur.

CONCLUSION DU RAV

Toute lecture de la Torah doit se faire au travers de l'esprit et de notre frémissement intérieur.

LEÇON POUR LA TABLE

Y a-t-il un texte, une prière, une coutume qui « ne nous parle plus » ? Plutôt que de le déclarer dépassé, demandons-nous ce qui, en nous, a cessé de l'entendre. Que chacun choisisse un passage à relire cette semaine avec un regard neuf.

« Al » ou « le » : la mitsva qui vient de soi



PRÉSENTATION

Nos bénédictions n'ont pas toutes la même forme. On dit « al hamila », à propos de la circoncision ; mais le père qui circoncit son fils dit « lamoul et haben », circoncire le fils. Une préposition change tout.

LA QUESTION

Que dit cette petite différence de grammaire sur notre manière d'accomplir les mitsvot — et sur la destruction du Temple ?

LA RÉPONSE

« ... qui nous a ordonné d'allumer la lumière de 'Hanouka », lehadlik ner 'Hanouka.

Quand je circoncis mon enfant, ce n'est pas une pratique qui s'impose à moi de l'extérieur : c'est une initiative, l'accomplissement de la mitsva par moi-même. De même, on ne dit pas « al ner 'Hanouka » mais « lehadlik », allumer : c'est ma propre lumière qui se prolonge à travers celle de 'Hanouka.

Il faudrait que la pratique des mitsvot obéisse à ce souffle intérieur. Sans lui, il n'y a ni amour ni adhésion ; la mitsva n'est pas l'expression de ma nature, de ma émouna.

C'est là, dit le Rav, le cœur de la destruction du Temple. Quand le sanctuaire devient un lieu extérieur à nous, où l'on se rend pour s'acquitter du commandement, on n'en retire qu'un bénéfice minime. Le vrai ressourcement, c'est quand je sens ce besoin de l'intérieur et que je l'attends : alors deux lumières se rencontrent, l'une extérieure, l'autre intérieure.

CONCLUSION DU RAV

Il y a un prolongement de moi : c'est ma lumière à moi qui se prolonge au travers de la lumière de 'Hanouka.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a ce que nous faisons « à propos de » et ce que nous faisons vraiment nous-mêmes. Quelle mitsva de la maison pourrions-nous faire passer de l'obligation à l'initiative ? Qui veut s'en charger ?

Un homme d'un pays introuvable



PRÉSENTATION

« Il était un homme au pays d'Outs. » Où est Outs ? Près de Damas, dans la péninsule arabique... personne ne le sait. Iyov n'est pas juif, et ses amis viennent de trois horizons différents.

LA QUESTION

Pourquoi la Bible prend-elle pour modèle un homme des nations, d'un pays qu'on ne sait pas situer ?

LA RÉPONSE

« Il était un homme au pays d'Outs, Iyov était son nom » (Iyov 1, 1).

Iyov n'est pas nécessairement un homme juif : c'est un homme des nations, mais un croyant. Où a-t-il habité ? Nous ne le savons pas. Cet homme n'est l'émanation d'aucun lieu : il est le prototype de l'humain, sur quelque continent que ce soit. C'est l'universalisme de la pensée biblique.

Nous n'entrons pas tous dans le même moule, dit le Rav : il y a différentes sensibilités, différentes personnalités, différentes approches de la perception du divin. Ses trois amis, venus de régions différentes, se considèrent eux aussi comme ayant eu des visions du divin : la révélation de D' n'est réservée ni à un seul peuple ni à une seule frange de l'humanité.

Mais cette quête, prévient le Rav, n'est jamais sans écueil, sans épreuve, sans souffrance. Le juste ne connaît pas de repos : ce qui devrait être pour lui un temps de repos n'est qu'un nouveau départ vers un autre défi.

CONCLUSION DU RAV

Cet homme-là n'est pas l'émanation d'un lieu, il est le prototype de l'humain.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous apprenons souvent de gens très différents de nous. Qui, hors de notre milieu, nous a un jour appris quelque chose sur la foi, la bonté ou le courage ? Racontons-le à table.

Craindre D' sans L'aimer



PRÉSENTATION

Le livre s'ouvre sur un portrait : « intègre et droit, craignant D' et s'écartant du mal ». On le lit comme un éloge. Le Rav, lui, y lit une limite.

LA QUESTION

Que manque-t-il à une foi qui ne connaît que la crainte ?

LA RÉPONSE

« Cet homme était intègre et droit, craignant D' et s'écartant du mal » (Iyov 1, 1).

Si la Bible traduit tam par intègre, le Rav dirait volontiers : un naïf. Iyov porte une foi primaire, une volonté de droiture que l'on peut respecter, une crainte de D' qui n'est pas soutenue par un amour de D'. Quand la crainte est seule, cela veut dire que j'ai toujours peur que le ciel me tombe sur la tête, et que j'ai intérêt à marcher droit si je ne veux pas d'ennuis. Je sers alors comme un esclave sert son maître, non comme un fils sert son père.

Était-il sage ? Le texte ne le dit pas. Et il ne dit nulle part qu'Iyov ait fait acte de bonté envers son prochain, envers sa société : on nous décrit un homme en paix avec lui-même, comblé de toutes parts.

Aussi, quand D' se révèle enfin, Il lui dit en substance : tu M'as servi, mais tu n'as pas cherché à Me connaître. Or servir D' sans partager cette connaissance avec son entourage ne donne pas accès à Ses véritables desseins.

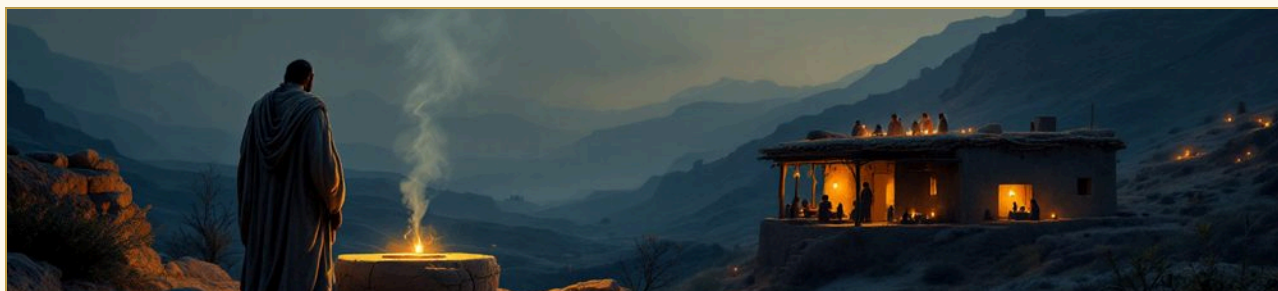
CONCLUSION DU RAV

Je le sers comme un esclave servirait son maître, mais pas comme un fils servirait son père.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous obéissons souvent par peur des conséquences, dans la foi comme dans la famille. Qu'est-ce que je fais, à la maison, uniquement pour éviter un reproche ? Et que resterait-il de mes gestes si personne n'en tenait plus le compte ?

Il offrait des sacrifices au lieu de leur parler



PRÉSENTATION

Iyov a sept fils et trois filles. Ils organisent des festins à tour de rôle, chacun chez soi. Leur père, lui, offre des sacrifices pour eux — peut-être auront-ils fauté, peut-être auront-ils renié D' dans leur cœur.

LA QUESTION

Iyov prie pour ses enfants sans jamais leur parler. Le premier malheur du livre ne serait-il pas là, avant toute épreuve ?

LA RÉPONSE

« Peut-être mes fils ont-ils péché et maudit D' dans leur cœur » (Iyov 1, 5).

Avant toute épreuve, il y a une rupture entre les parents et les enfants, une fracture dans la famille. Nous cherchons toujours à tout donner à nos enfants ; la question est de savoir si ce que nous avons investi en eux assure une continuité au-delà du soutien matériel. Iyov a tout donné, mais ses enfants n'ont pas montré ses qualités, et lui n'a su qu'offrir des sacrifices pour eux. Il aurait fallu se mettre à leur niveau plutôt que de vouloir les amener au sien : leur donner un métier, c'est un moyen de gagner leur vie, ce n'est pas encore en faire un ben adam.

Lorsque le dialogue manque avec ses propres enfants, ce n'est pas qu'ils soient étrangers à notre enseignement : c'est qu'ils ne croient pas en nous, et que nous n'avons pas trouvé le langage qui les gagne. Souvent, un esprit patriarcal, une assurance que l'on veut imposer, en est à l'origine.

C'est pourquoi, à la fin du livre, Iyov donne de nouveaux noms à ses enfants. Ce ne sont pas d'autres enfants : il les retrouve, il retrouve le dialogue avec eux. Ils étaient prisonniers d'une idéologie fermée qui n'avait pas cherché de langage commun.

CONCLUSION DU RAV

Le premier au-delà de l'être, c'est d'abord l'enfant.

LEÇON POUR LA TABLE

Payer pour ses enfants est plus facile que de leur parler. Qu'ai-je donné cette année à mes enfants, ou à mes parents, qui ne coûtait que de l'argent ou de l'inquiétude ? Et quelle phrase, non dite depuis longtemps, faudrait-il enfin prononcer ?

Une foi-rideau ?



PRÉSENTATION

D' autorise le Satan à éprouver Iyov. Ses biens disparaissent, puis ses enfants sont tués par des brigands. Iyov déchire son vêtement et dit : l'Éternel a donné, l'Éternel a repris. Il ne pleure pas.

LA QUESTION

Que vient vérifier l'épreuve — et que penser d'une foi qui ne verse pas une larme ?

LA RÉPONSE

« L'Éternel a donné, l'Éternel a repris ; que le nom de l'Éternel soit béni » (Iyov 1, 21).

Le Satan représente ici la stricte justice, la rigueur même. La question qu'il pose est redoutable : tout ce mouvement religieux n'est-il pas un bien-être subjectif, un rideau derrière lequel l'homme cherche à se cacher, une façon d'apaiser ses angoisses et peut-être de rejeter sa propre responsabilité sur plus grand que soi ? Servir D', est-ce chercher son propre salut en se disant : je vis dans l'intimité du divin, je n'ai plus rien à craindre ?

Iyov ne cède pas. Mais ce qui étonne, dit le Rav, c'est qu'il ne pleure pas ses enfants. Le texte affirme qu'il n'a pas péché par ses paroles ; nos sages ajoutent : au fond de lui-même, il était rongé.

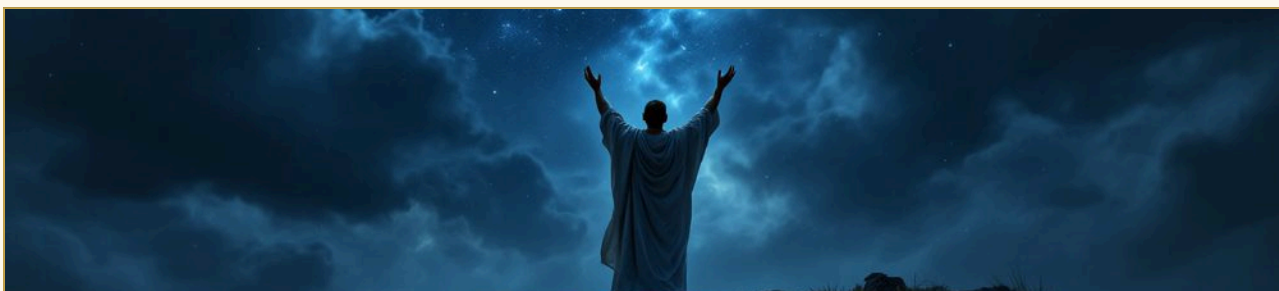
CONCLUSION DU RAV

Déchirer ses vêtements, cela ne veut pas dire que l'on a déchiré son cœur ou qu'on a le cœur déchiré.

LEÇON POUR LA TABLE

Il est parfois plus facile de dire la bonne formule que d'exprimer ce qu'on ressent. Avons-nous, chez nous, le droit de pleurer, de dire qu'on a mal ? Et nos gestes religieux nous rapprochent-ils de ce que nous vivons — ou nous en protègent-ils ?

Maudire, accepter ou interpeller ?



PRÉSENTATION

Couvert de plaies, Iyov entend sa femme : jusqu'à quand resteras-tu attaché à tes convictions ? Maudis D', et meurs. Il répond : accepterions-nous le bien de D', et pas le mal ? Une réponse pieuse, en apparence.

LA QUESTION

D'est-Il la source du mal comme du bien ? Et l'homme éprouvé a-t-il le droit de se révolter ?

LA RÉPONSE

« Accepterions-nous le bien de D', et le mal, ne l'accepterions-nous pas ? » (Iyov 2, 10).

Pour Iyov, D' est à la fois source de bien et source de mal. C'est déjà, dit le Rav, un reste de paganisme : du Très-Haut ne peut émaner le mal, sinon l'Éternel serait mal, et c'est impossible. Il est source de bonté. Le mal est forgé par l'homme, dans sa manière d'appréhender le bien et de le manipuler : il est l'œuvre de l'homme.

A-t-on alors le droit de se révolter devant la maladie ou le malheur ? Le Rav répond par une expression des sages : la 'houtspa kelapé chemaya, l'audace envers le Ciel, peut être utile. D' aime qu'on engage Sa responsabilité ; c'est ainsi qu'Avraham L'a abordé : « Le juge de toute la terre ne ferait-Il pas justice ? » (Béréchit 18, 25).

Mais il faut se mettre à niveau pour le faire.

CONCLUSION DU RAV

Le tout n'est pas de poser la question et de s'éclipser. Attendez la réponse.

LEÇON POUR LA TABLE

Il nous arrive de poser la question et de partir — dans une dispute, une prière, une conversation difficile. Quelle question avons-nous lancée sans attendre la réponse ? Osons-nous, en famille, dire notre colère tout en restant pour entendre l'autre ?

Le mépris, vraie faute d'Iyov



PRÉSENTATION

Les amis d'Iyov défendent une même idée : chercher la cause de l'épreuve en l'homme, ne jamais mettre D' sur la sellette. Iyov, lui, se croit sans faute : c'est D' qui s'est détourné de lui.

LA QUESTION

Quelle est la vraie faute d'Iyov, et qu'est-ce qui le fait changer ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Il s'est considéré comme véritablement la colonne vertébrale de l'humanité.* »

Il n'y a pas de juste qui ne faute jamais, disent les amis ; chez chaque homme, un aspect a été négligé, et l'équilibre s'est rompu. Iyov ne le voit pas.

Sa vraie faute, dit le Rav, c'est le mépris envers tout son entourage. Il s'est considéré comme la colonne vertébrale de l'humanité, son sauveur, la référence, le modèle, et il n'a pas jugé les autres dignes de son attention. Les amis s'attellent à lui montrer qu'il n'y a pas de faute de D' dans la direction de Son univers : il y a d'abord l'homme, l'homme dans sa relation à autrui.

Il faudra une trentaine de chapitres pour qu'Iyov corrige sa façon de voir. Alors seulement D' se révèle à lui et engage le dialogue. Dans le nom même d'Iyov, ajoute le Rav, il y a oyev, l'ennemi : la haine de soi, le mépris de soi, qui cherche à se conforter ailleurs.

CONCLUSION DU RAV

Il faut au contraire se grandir, grandir au travers de l'étude, au travers de la sagesse.

LEÇON POUR LA TABLE

On peut être très pieux et regarder les autres de haut. Qui, dans notre entourage, avons-nous jugé « indigne de notre attention » ? Que chacun dise ce qu'il a appris récemment de quelqu'un qu'il ne prenait pas au sérieux.

La halakha qui ne respire plus



PRÉSENTATION

Le Rav rattache Iyov à Ticha beAv : nous avons retrouvé notre terre, mais pas encore le langage du partage. Les ruptures de dialogue traversent la société, les générations, et le monde religieux lui-même.

LA QUESTION

Pourquoi une pratique sans connaissance ne résiste-t-elle pas aux épreuves — et une étude sans pratique vaut-elle mieux ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *La sagesse, c'est la véritable crainte de l'Éternel.* »

Nous nous retirons parfois dans la pratique d'une halakha desséchée, qui ne respire ni joie de vivre, ni volonté de transmettre, ni goût de la communauté. Celle-là ne résiste ni aux intempéries, ni aux catastrophes, ni aux conflits, et nous expose à des pertes de substance considérables.

Le compte à rendre dans le service de D' se joue dans le service de l'autre : l'aborder avec le maximum d'intelligence et de sagesse. Il faut expliquer, non imposer des pratiques ; il faut d'abord la connaissance, et faire en sorte que les pratiques soient l'expression naturelle de nous-mêmes, non un devoir imposé du dehors. L'amour et la crainte doivent aller de pair.

Un auditeur demande : et l'étude sans pratique ? Même travers, répond le Rav. C'est un amour platonique qui ne mène à rien, un déchirement intérieur, faute de pouvoir lui donner une expression réelle.

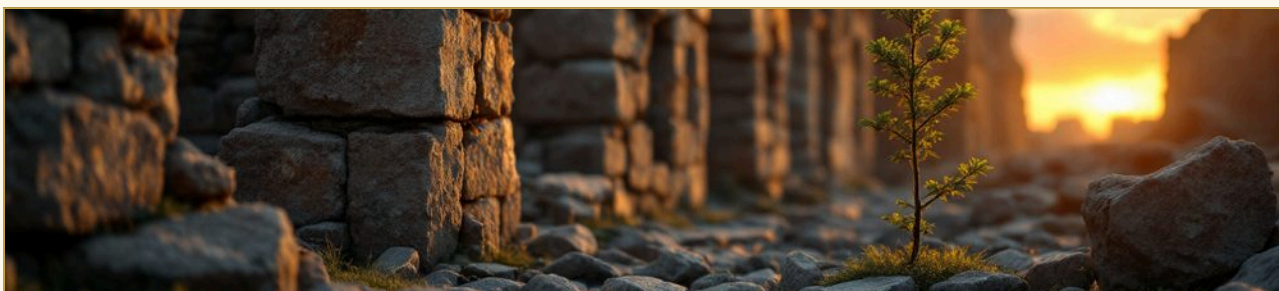
CONCLUSION DU RAV

Une étude sans pratique, ça veut dire qu'en réalité, c'est un amour platonique.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a chez nous des choses que l'on pratique sans les comprendre, et d'autres que l'on comprend sans les pratiquer. Que chacun en nomme une de chaque sorte. Laquelle aimerions-nous expliquer à nos enfants cette semaine, plutôt que de l'imposer ?

Le Machia'h est né le 9 Av



PRÉSENTATION

Deux jours de l'année se ressemblent par le jeûne et s'opposent par tout le reste : à Kippour on implore le pardon, le 9 Av on pleure ce qu'on a perdu. Nos sages ont dit pourtant que c'est le 9 Av que le Machia'h est né.

LA QUESTION

Pourquoi la naissance du Machia'h est-elle fixée au jour du deuil plutôt qu'au jour du pardon ?

LA RÉPONSE

Nos sages : le jour où le Temple fut détruit, le Machia'h est né.

À Kippour, nous sommes conscients de nos fautes et nous implorons l'Éternel de nous accorder Son pardon. Nous restons donc tributaires de ce pardon : il faut qu'Il veuille bien nous le donner. Or rester dans cette dépendance, même du pardon de D', n'est pas une garantie pour le Machia'h — parce que cela revient à s'en remettre à un autre et à compter sur lui.

Le 9 Av, il en va autrement. Ce jour-là, le peuple prend conscience que le problème est en lui : que c'est à lui de faire l'effort de dépasser ses faiblesses, ses incompétences, sa relation à autrui, au monde et à D'. Et si tout dépend de moi, si moi seul peux redresser la barre et arranger la situation, alors le Machia'h est là.

Voilà pourquoi le Machia'h naît le jour de Ticha beAv : parce que ce jour-là, le peuple comprend que c'est de lui que toute reconstruction peut se faire.

CONCLUSION DU RAV

Le jour de Ticha beAv, le peuple a pris conscience que c'est de lui que toute reconstruction peut se faire.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous avons tous une réparation que nous attendons de quelqu'un d'autre : un geste, une excuse, un pardon. Laquelle attendons-nous depuis trop longtemps ? Et que se passerait-il si nous décidions, ce soir, qu'elle dépend aussi de nous ?